

La Commune

ASSOCIATION DES AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS (1871) · 2012 TRIMESTRE 3



Samedi 29 septembre de 14 h 30 à 20 h

Fête de la Commune

Place de la Commune, Paris XIII^e

NUMÉRO

51

Démocratie !

En juin dernier, la majorité sortante a été rejetée. Rappelons que notre association avait écrit au président Sarkozy une lettre dénonçant les graves menaces contre la laïcité qu'annonçaient ses discours qui s'en prenaient aux instituteurs laïques. Nous avons pu contribuer à stopper cette offensive. Mais le régime n'en avait pas moins mis en œuvre une action qui a gravement nui à l'école. Pour ceci, et bien d'autres raisons, nous ne pouvons que nous réjouir de cette défaite de la majorité sortante.

Toutefois des facteurs négatifs ressortent aussi des élections. Une abstention de près de 50% lors des législatives va accentuer la personnalisation du pouvoir dont se méfiaient les communards. D'ailleurs, la Commune s'était refusé à avoir un président... Mais surtout cette abstention dénote une crise de la démocratie. Elle exprime que l'élection seule ne suffit pas à exprimer la souveraineté du peuple. L'urgence est grande de réfléchir à ce pouvoir permanent du peuple que fut la Commune. Le contrôle et la possible révocation des élus, l'implication citoyenne dans les assemblées de base, autant de chemins ouverts par la Commune. Sans doute les temps ont changé, il n'y avait ni télévision, ni internet, mais l'idée est toujours vivante.

Un autre point négatif est la présence de racisme et de xénophobie dans une part des classes populaires. Les communards étaient patriotes. Le peuple de Paris avait défendu sa ville avec ardeur. Mais ce patriotisme s'associait avec le

sentiment d'appartenir à une république universelle, à la fraternité humaine, au combat international pour la justice sociale. C'est ce sens que prit la décision de valider l'élection de Léo Fränkel, l'ouvrier hongrois. Souvenons-nous aussi de l'action culturelle de la Commune. « *L'art doit concourir jusqu'aux plus humbles communes à l'inauguration du luxe communal et aux splendeurs (...) de la République universelle* » déclara la Fédération des artistes. Oui, il faut donner partout à la culture sa vraie place, jusqu'aux coins les plus reculés du pays.

Enfin, les marchés (les possesseurs du capital financier) conservent des forces considérables dans l'économie et dans les médias dominants. Là aussi il y a à réfléchir sur l'apport de la Commune, de la réquisition des ateliers abandonnés à des formes d'autogestion ouvrière. Sans doute la Commune n'a pas touché aux banques, mais elle avait des projets pour réorganiser un crédit public et coopératif qui échapperait aux puissances financières et permettrait un redémarrage de l'économie.

Considérons alors mieux notre action pour la réhabilitation des communards, son actualité et son urgence. Notre pétition a recueilli des milliers de signatures. Nous allons agir auprès des nouvelles autorités pour demander la prise en compte de son contenu, mais nous organiserons aussi de grandes initiatives pour faire vivre toujours plus les idéaux de la Commune.

Retrouvons-nous nombreux à ces manifestations, à commencer par notre fête de la Commune !



SAMEDI 29 SEPTEMBRE DE 14H30-20H

FÊTE DE LA COMMUNE 2012

Le 29 septembre prochain, nous nous retrouverons place de la Commune de Paris pour fêter tous ensemble la révolution du printemps 1871.

De la Commune, reste souvent le souvenir d'une capitale insurgée, d'une ville couverte de barricades et d'une guerre civile qui s'achève par la tragédie de la semaine sanglante, aux lueurs des incendies et aux bruits des fusillades accompagnant une répression massive.

Pourtant, une œuvre sociale d'avant-garde est née pendant cette période, une période bien courte : 72 jours pour des mesures très importantes sur le chômage, sur l'autogestion ouvrière, sur l'école, sur la place des femmes dans la société, sur la paix, sur la guerre, sur la justice.

Il existe des parallèles avec la situation d'aujourd'hui et les combats menés pour défendre des avancées gagnées de hautes luttes pendant tout le XX^e siècle, particulièrement pendant le Front populaire et à la Libération, avec le programme du Conseil national de la Résistance, et qui sont remises en cause par les héritiers et successeurs des versaillais. Nous aurons l'occasion d'en parler lors de l'intervention qui suivra, avec notamment l'actualité de la Commune : la réhabilitation des communards.

 **JOËL RAGONNEAU**



PROGRAMME

14H30 NAG'AIR

15H30 RITON LA MANIVELLE, SON ORGUE DE BARBARIE ET SES MUSICIENS

16H30 LA CHORALE DU CHŒUR POPULAIRE DE SEINE-ST-DENIS

17H30 ALLOCUTION

**18H30 SERGE UTGÉ-ROYO AVEC SON FLORILÈGE DE CHANSONS
DE LA MÉMOIRE SOCIALE INTERNATIONALE DE 1865 À NOS JOURS**

Sur la fête, vous trouverez un stand littérature, des tee-shirts, des objets de mémoire de la Commune et une buvette où nous aurons le plaisir de nous retrouver devant un café, un communard, un rafraîchissement ou un gâteau confectionné par nos adhérents.



CONTRIBUEZ À LA RÉUSSITE DE LA FÊTE : En achetant et diffusant les bons de soutien dont le prix modique (1 euro) permet de populariser largement notre fête. Ils sont présentés en carnets de cinq. Ils peuvent être commandés au siège de l'association. En participant au montage et à la tenue des stands. Faites connaître vos disponibilités et préférences. En confectionnant gâteaux et friandises pour le stand des viennoiseries et en apportant des lots pour la tombola.



**PLACE DE LA COMMUNE, PARIS XIII^e, ANGLE DES RUES DE LA BUTTE-AUX-CAILLES
ET DE L'ESPÉRANCE. M^o PLACE D'ITALIE OU CORVISART**



Nous commençons ici une chronique qui conduira, pendant une décennie, au 150^e anniversaire de la Commune de Paris.

1862 Les Trois coups

Depuis deux jours, les fêtes de la châtaigne ont commencé dans le gros village de Collobrières, perdu au cœur des Maures, entouré de forêts de chênes liège et de châtaigniers, de blés et de vignes. Mais le cœur n'y est pas. La principale activité du bourg, c'est la production des bouchons. 22 fabriques y emploient 400 à 500 personnes. C'est la pleine saison et, à Collobrières comme ailleurs, le boom économique qui accompagne la révolution industrielle pousse à produire toujours plus. L'épuisement gagne les bouchonniers dont les salaires sont de 1,50 F le mille, alors qu'un ouvrier façonne 1 500 bouchons par jour (2 000 en se tuant au travail).

1 · MARDI 14 OCTOBRE 1862 COLLOBRIÈRES (VAR)

Collobrières a aussi une longue tradition démocratique. On s'y est insurgé contre le coup d'état du petit Bonaparte en 1851. Et il y a déjà là un solide lutteur de 36 ans, Eugène Coulomb, qui avait été transporté en Algérie. Les ouvriers demandent une augmentation du salaire aux pièces de 17% qui leur est refusée par les patrons. La grève démarre le 14 octobre. Les ouvriers s'organisent dans une commission qui va s'occuper du soutien financier aux grévistes (il en viendra de Gênes en Italie) et des négociations. Trois patrons cèdent dès les premiers jours, puis à la Toussaint le plus grand nombre capitule. Pour les trois derniers, la grève durera jusqu'à la mi-décembre. Il y eut quelques actes



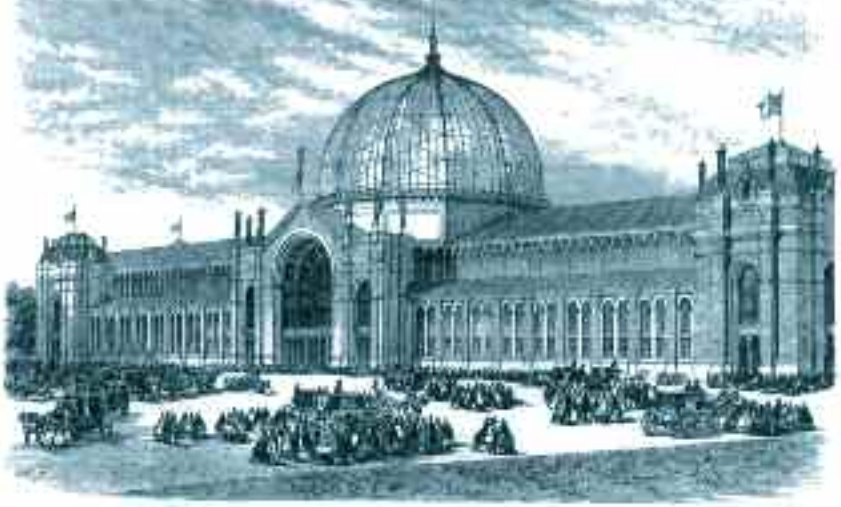
Réunion clandestine d'ouvriers

violents comme le liège brut jeté à l'eau par des grévistes.

La grève est illégale en 1862. Cependant le préfet du Var souhaiterait classer l'affaire car depuis une année, le régime impérial, à la recherche d'un second souffle, veut éviter les conflits sociaux. Cependant le 24 janvier 1863, le tribunal correctionnel de Toulon condamne le principal meneur Coulomb à 50 F d'amende. La grève demeure interdite en France depuis la loi Le Chapelier (1791).

Une petite grève ? Non, car il n'y en a pas de petites. Simplement une grève comme il commence à y en avoir une multitude dans la France de 1862. Grève des 1 200 mineurs de La Machine (Nièvre) en mars pour les salaires ; grève des ouvriers mégisiers de Lyon en février-mars — chaque gréviste recevait d'une caisse de grève 2 F par jour... ; grande grève des ouvriers tanneurs de Millau de

**Le palais de l'exposition universelle
de Londres en 1862**



mai à août ; grève des cordonniers d'Agen pour une hausse des salaires (septembre) et bien d'autres encore dans toute la France ouvrière. Partout les condamnations pleuvent, parfois à la prison. C'est aussi le cas lors de la grève des typographes de l'imprimerie Paul Dupont à Paris, contre l'emploi des femmes — une revendication fréquente alors chez les ouvriers — qui ferait baisser les salaires. Louis Debock, 42 ans, en est pleinement. Communard, il dirigera l'Imprimerie nationale.

***1862 – la question sociale est devenue brûlante.
La classe ouvrière vient sur le devant de la scène.***

**2 · JEUDI 1^{ER} MAI 1862
LONDRES**

C'est le jour de l'ouverture de la troisième exposition universelle, et pour la deuxième fois à Londres, qui est alors la capitale du monde, tant par la puissance de son empire colonial sur lequel le soleil ne se couche jamais que par sa puissance industrielle et commerciale qui en fait, et de très loin, la première économie mon-

diale. Pendant plusieurs mois (sauf le dimanche, bien sûr) la foule va se presser dans le palais construit pour l'occasion à Kensington, gigantesque parallélogramme de 350 mètres de long. Il est accompagné d'immenses annexes de plusieurs centaines de mètres de long. A vrai dire les visiteurs français ne sont pas — comme souvent... — très élogieux sur cette construction. Le grand géographe et futur communard Elisée Reclus, qui écrit à cette occasion un guide de Londres et de l'exposition, se moque quelque peu de la lourdeur et du peu de luminosité du bâtiment.

Pourtant le bâtiment est en soi un symbole. Charpenté de fer et tout de briques construit, il a en fait l'allure d'une de ces grandes usines modernes qui ont fait leur apparition au Royaume-Uni au début du XIX^e siècle, 50 ans avant la France ou l'Allemagne. Oui, les bâtiments sont voués à la grandeur de l'industrie et l'essentiel de ses galeries, si elles font place aux Beaux-Arts ou aux colonies, est consacré à l'exposition des machines, des moyens de production.

L'entrée (à partir du 1^{er} juin) n'est pas chère, un shilling (soit 1,25 F) en semaine. Mais pour les ouvriers parisiens, le voyage et le séjour rendent la visite de l'exposition peu accessible. En septembre 1861, des sociétés ouvrières demandent aux pouvoirs publics un financement du voyage. En janvier 1862, Napoléon III accepte qu'une commission ouvrière soit désignée pour prendre en charge l'organisation du voyage d'une délégation avec une subvention de 16 000 F. Des élections organisées par la commission rencontrent un succès extraordinaire. Deux cents délégués de cinquante professions différentes peuvent ainsi partir à Londres, une dizaine de jours, tous frais payés, jusques y compris des interprètes...

Ces délégués rédigent des rapports qui sont encore une source très précieuse pour les historiens sur le travail ouvrier. Mais l'essentiel est ailleurs. Les délégués ne se contentent nullement d'observer les impressionnantes réalisations présentées à l'exposition. Ils nouent des liens étroits avec leurs camarades anglais. Or ceux-ci bénéficiaient d'un droit du travail, et particulièrement d'un droit syndical, inexistant en France. Ainsi depuis 1824, la grève était autorisée. Le 5 août 1862 a lieu à Londres une grande fête de fraternité internationale à laquelle assistent plusieurs Français. On y lit une adresse des ouvriers français à leurs camarades français qui en appelle à un « *moyen international de communication* » entre ouvriers. L'idée de l'Internationale est née. Les délégués reviennent aussi convaincus de la nécessité d'obtenir le droit de grève et la liberté syndicale : « *Ne perdons pas un seul instant pour nous constituer* » conclut le rapport des délégués pour les instruments de musique à vent...

Certes les délégués français ne sont pas des plus révolutionnaires. Le plus grand nombre se situe, comme le plus important d'entre eux, l'ouvrier ciseleur Tolain, dans la mouvance d'un proudhonisme modéré. On ne devait pas se mêler de

politique (ne pas critiquer l'Empire). Mais des deux cents, nous en retrouverons nombre qui seront communards comme Adam Bergeron, maître tisseur lyonnais, qui va siéger à la Commune de Lyon le 30 avril et sera condamné à la déportation.

3 · JEUDI 3 AVRIL 1862

PARIS

On fait la queue, ce jeudi, devant les librairies. C'est que depuis deux mois déjà, elle est annoncée, la parution des premiers volumes des *Misérables* de Victor Hugo. Des éditeurs bruxellois ont obtenu le contrat (300 000 Francs or...) du grand écrivain qui a refusé en 1859 de rentrer en France au bénéfice de la loi d'amnistie. Hugo a exigé la parution en petits volumes dont le prix soit abordable au peuple.

Le succès est immense : en quelques jours, les deux premiers volumes sont épuisés. Le dernier et dixième volume paraîtra en juin 1862. On estime que 100 000 exemplaires sont vendus la première année ! Et les éditions vont sans cesse se multiplier.

On a tant écrit sur *Les Misérables* que j'ai choisi de laisser la parole à son auteur. Livrons-en la préface, datée du 1^{er} janvier 1862, Hauteville House, et si souvent ignorée :

« Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que dans certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles ».

La Semaine sanglante Le Père-Lachaise et le Mur

LES CANONS QUI TIRENT SUR PARIS

Aux obsèques de Fränkel, élu de la Commune par le 13^e, en même temps que Léo Melliet, Duval et Chardon. Nous sommes là un groupe d'amis, Avrial, membre de la Commune du 11^e. Francis Privé, de la Corderie et du Comité des vingt arrondissements. André Alavoine qui fut administrateur de l'Imprimerie nationale. Je possède, dans la collection de mes documents, le manuscrit original de l'affiche, datée du 28 février 1871, demandant à la Garde nationale, au nom du Comité central récemment formé, « d'éviter (lors de l'entrée des Prussiens) toute agression qui serait le renversement immédiat de la République ». Le manuscrit signé des membres du Comité, est tout entier de la main d'Alavoine. Il est tel qu'il a été envoyé à l'imprimerie Morris, avec le bon à tirer et les cachets de la Fédération.

On cause sous la pluie fine d'une rafale de mars.

– Temps de chien ! dit Privé. Ne dirait-on pas que nous sommes au jour de l'entrée des Versaillais dans le Père-Lachaise... ? Il pleuvait aussi, ce jour-là... Tu t'en souviens, Alavoine...

– Oui... j'étais aux pièces.

Nous gravissons la rude montée, tout en évoquant les vieux souvenirs.

– C'est le mardi – dit Alavoine – que les canons du Père-Lachaise ont commencé de tirer... Une dizaine de pièces de 7 avaient été installées là-haut, non loin de l'énorme pyra-

mide de pierre blanche dont nous allons voir tout à l'heure, au-dessus des arbres, la cime dorée... Le monument de Félix de Beaujour... Nous tirions à toute volée sur les quartiers envahis par les Versaillais... La nuit venue, le spectacle était terrifiant... Paris brûlait... La Cour des Comptes, les Tuileries, la Préfecture de Police, l'Hôtel de Ville... Une traînée de flammes... Le ciel tout embrasé... Le vendredi, la pluie commença de tomber... Alors ce fut lugubre. La ville entière était comme recouverte d'un énorme manteau de poix, d'où s'échappaient des flammes... Montmartre nous bombardait. autour de nous, les tombes volaient en éclats, fracassées... Les munitions manquaient. C'est cette pénurie d'obus qui nous força de cesser le tir, le samedi, un peu avant midi. Les Versaillais devaient envahir bientôt le cimetière, par la brèche de la rue des Rondeaux...

– Près du Mur...

– Oui. Tout près. A cette même place, dans la nuit du mercredi au jeudi, on vint mettre en terre les fusillés de la Roquette. Darbois, Deguerry, Bonjean, les autres.

Nous étions arrivés à l'avenue transversale. Sans nous être consultés, d'instinct, nous tournons à gauche. Une centaine de pas, et nous voici à la pyramide. Nous descendons l'avenue Casimir-Delavigne... Un large terre-plein...

– C'est là, dit Alavoine. Là, pendant trois jours j'ai tiré comme un enragé... Une vingtaine d'artilleurs. Presque tous, le samedi



matin, blessés... Ils tiraient, tiraient sans relâche... Nous avons ouvert les portes des caveaux. L'énorme salle circulaire de la pyramide servait d'arsenal... Nous avons aussi des munitions dans le caveau de Morny, que vous voyez là, sur le côté... Si le bruit de la canonnade l'a réveillé, celui-là, qu'a-t-il dû penser ? ... A tour de rôle, nos artilleurs, qui tombaient de fatigue et de sommeil, allaient se reposer dans la pyramide. J'y ai admirablement dormi une nuit, dans le fracas des détonations. Je ne m'étais pas reposé, je crois, depuis l'entrée des Versaillais dans Paris... Le jeudi, un obus nous tue un cheval. Il ne faut pas songer à l'enlever. Bientôt il empeste l'air... Nous vivons dans le tonnerre et la fumée. C'est à peine si, de loin en loin, quelque nouvelle apportée par un combattant, nous renseigne sur les fluctuations de la bataille... Le vendredi, dans l'après-midi, je descends. Je croise, sur le boulevard Ménilmontant, le cortège des otages que l'on conduit rue Haxo. Je les accompagne. Le soir, je remonte aux pièces... Plus de munitions, le samedi. On apporte un chargement qui n'est pas de calibre... C'est fini. Les Versaillais sont tout près... Il faut partir. Nous enclouons nos pièces...

– Et Dombrowski ? demandai-je.
 – J'oubliais... Dans l'après-midi du mercredi, on vient nous avertir qu'on va rendre les derniers honneurs au général, blessé mortellement à la barricade de la rue Myrrha, mort à Lariboisière et transporté à l'Hôtel de Ville... Nous décidons de cesser le feu. Nous descendons tous... Vermorel, Brunereau sont là... Le corps du général est enveloppé d'un drapeau rouge... On le dépose dans un caveau. Vermorel qui, le lendemain, sera, à son tour, blessé mortellement, embrasse le général... Nous saluons une dernière fois sa dépouille héroïque... Puis nous remontons aux pièces...

 **MAXIME VUILLAUME**

Première partie d'un article paru dans *Le Floréal*, le 29 mai 1920

Vous pourrez lire la suite, « Le coup de feu dans les tombes », dans notre prochain bulletin.



Maxime Vuillaume
 (1844-1920)

MAIRIE DU X^E ARRONDISSEMENT

Une plaque en l'honneur de l'Union des femmes

Le 11 avril 2012, soit 141 ans jour pour jour après sa création et à l'endroit même où elle avait son siège, dans l'ancienne mairie qui a précédé le bâtiment actuel construit en 1896, a été inaugurée une plaque dans le hall de la mairie du X^e arrondissement, en présence de M. Rémy Féraud, maire du X^e, des élu-e-s du X^e et de Claudine Rey, présidente des Amis de la Commune de Paris.

Dans le hall où étaient exposés trois panneaux sur l'Union des femmes, M. le maire et Claudine Rey prenaient la parole pour exprimer avec émotion leur attachement à cette période, rendant ainsi un vibrant hommage à cette Union.

La plaque a été dévoilée, accompagnée de chants de la Commune, entonnés par le duo Malène et Fanchon Préaux à l'accordéon, et repris par l'assistance. Ces chants se poursuivront pendant le verre de l'amitié, offert par M. le maire. Mme Cordebard, première adjointe au maire, nous permet l'accès à la salle des mariages pour admirer la magnifique sculpture de Dalou.

Rappel en quelques mots de ce que fut l'Union des femmes : c'est la première fois dans l'histoire du

féminisme qu'une organisation rassemblant un grand nombre de femmes, dont beaucoup d'ouvrières, se constitue et permet ainsi la participation des femmes à la vie citoyenne. De ce lieu sont partis les appels à organiser les femmes dans les quartiers.

Deux femmes parmi d'autres, Nathalie Le Mel, ouvrière relieuse, et Elisabeth Dmitrieff, émigrée russe, proposèrent notamment, l'égalité des salaires hommes-femmes dont elles obtinrent l'application pour les institutrices, les mesures de réquisition des ateliers abandonnés par leurs patrons au profit de leurs ouvrières (décret du 16 avril 1871), l'éducation pour les filles comme pour les garçons, la laïcité dans les écoles et les hôpitaux, l'organisation des chambres syndicales pour les femmes, la reconnaissance de l'union libre, l'obtention d'une pension pour les veuves de fédérés mariées ou non.

Elles réclamèrent le droit au divorce, luttèrent contre la prostitution et entraînèrent les femmes à soutenir la Commune jusque sur les barricades.

Dans l'affiche « Appel aux citoyennes de Paris », elles déclarent entre autres : « *Nos ennemis ce sont les privilégiés de l'ordre social actuel, tous ceux qui ont vécu de nos sueurs, qui toujours se sont engraisés de nos misères... Nous voulons le travail pour en garder le profit, plus d'exploiteurs, plus de maîtres.* »

En mai 1871, cinquante-deux femmes, défendant la Commune, périrent sur une barricade à quelques pas de la mairie du X^e.

En permettant aux femmes de prendre toute leur place dans le combat social et politique de la Commune, cette association a été au service de la construction d'une véritable démocratie.



La montée au Mur 2012



En ce 26 mai, le cortège qui emprunte l'allée récemment nommée du *Mur des Fédérés* sort de la gravité du silence pour entonner *L'Internationale* dont le souffle embrase encore davantage l'air chaud de cette journée azurée.

Plus de 1 500 personnes se retrouvent devant ce mur tous drapeaux confondus, officiels et anonymes, pour honorer nos vaillants communards.

Sylvie Pépino, de notre commission patrimoine, prend la parole au nom des Amis de la Commune : elle rappelle toute la modernité de cette révolution qui a sauvé la République et voulu faire vivre la démocratie. Par milliers, hommes, femmes et même enfants ont été massacrés par les troupes versaillaises ; les autres ont été déportés, emprisonnés ou condamnés à s'exiler.

Bien au-delà de l'amnistie, le 11 juillet 1880, et pour chasser l'oubli, nous demandons haut et fort la réhabilitation des communards.

Les mairies des II^e, X^e, XI^e, XIII^e, XIV^e, XVIII^e et bientôt XX^e ont accepté que soient inscrits, dans le hall de leur mairie, les noms des élus communards. Nous espérons la pose d'une plaque à l'Hôtel-de-Ville de Paris pour le souvenir des 88 élus.

Nous demandons leur reconnaissance par nos institutions républicaines et poursuivrons nos démarches sans relâche. Sylvie conclut sur la nécessité de donner une vraie place à l'enseignement de la Commune à l'école et sur l'espoir que soient enfin mises en œuvre ses mesures démocratiques et sociales. Oui, la mémoire de la Commune est vivante : en témoigne aussi le récit suivant de Rémy Barbier qui, avec émotion, déposa cette année la gerbe, humble hommage de notre association à ces superbes combattants...

 **MICHELE CAMUS**

RÉMY BARBIER TÉMOIGNE

Peu porté sur les cérémonies et encore moins enclin aux honneurs, j'ai accepté la proposition de Claudine Rey de faire la montée au Mur des Fédérés et de déposer la gerbe en cette date anniversaire. A titre personnel, je ne représente rien à part moi-même. En revanche, accepter de poursuivre cette tradition annuelle, au nom de l'association régionale que je représente, prenait tout son sens.

En remerciement à tous mes aînés (Claude Willard, Jean-Louis Robert, Claudine Rey, Yves Lenoir, Pascal Bonnefemme, Jean-Claude Lieberman, Françoise Bazire, Joël Ragonneau, Claude Fleuret pour qui j'ai une pensée émue, Maurice Moissonnier que j'ai croisé sur la route de l'histoire de 89) qui ont guidé mes pas. Egalement pour moi, c'était représenter tous les gens (Yves, Jean-Louis, Gérard, Marc, Georges, Germaine, Jean, Yoann, Sylvie, Michel, Jean-Claude, Hervé) de la région des Pays de la Loire qui ont adhéré et fait en sorte que nous constituions l'association qui a aujourd'hui à son actif des conférences, des expositions, des déambulations.



Pour nous, les gens de l'Ouest, c'était relever un défi car nous pourrions être confondus avec ces réactionnaires de la chouannerie ou de la Vendée militaire. Mais notre région, et en particulier le département du Maine et Loire, s'est illustrée avec 600 volontaires des 6^e et 8^e Bataillons de Paris qui sont morts héroïquement à La Roche-de-Murs, le 26 juillet 1793. Des perrayeux (mineurs d'ardoise) se sont distingués en réagissant au coup d'Etat du 2 décembre 1851 de Napoléon III. Dans la nuit du 26 au 27 août 1855, ces perrayeux, adhérents d'une société secrète « La Marianne », tentent une insurrection en marchant de Trélazé vers Angers. Celle-ci échouera et les protagonistes subiront de lourdes peines. En Loire-Atlantique, près de Châteaubriant, dans une carrière, 27 otages seront fusillés le 22 octobre 1941, dont le plus jeune, 17 ans, s'appelait Guy Môquet.

Propager les idées de la Commune pourrait sembler puéril, voire suranné, et pourtant hier en 1871, comme aujourd'hui en 2012, le peuple a toujours de grandes attentes. Vais-je revoir surgir dans une de ces allées du cimetière du Père-Lachaise tous ces combattants connus ou inconnus de la Commune de 1871 qui ont lutté jusqu'au bout de leurs forces et payant de leur vie pour notre liberté ? Vais-je voir l'indicible, avec 147 prisonniers amenés de la prison Mazas, puis fusillés sur le tertre. Deux mots me reviennent : reconnaissance, en leur octroyant cette réhabilitation, et dignité, car il y avait un idéal, un espoir : ne plus vivre à genoux, mais vivre debout. Après cette belle journée de printemps, j'arrive à

Angers où le ciel s'est obscurci en ce début de soirée, et l'orage menace. Mais n'est-ce pas J.-B. Clément qui écrivait le 24 avril 1871 dans *Le Cri du Peuple* : « nous ne nous préoccupons pas ici de savoir si ces décrets de la Commune seront exécutés ou non. Ce qui nous importe, c'est de constater leur signification, leur portée philosophique, leur valeur politique et sociale ». Et nous pouvons ajouter cette déclaration du 23 mai 1871 de Karl Marx au Conseil Général de l'AIT : « Mais si la Commune est battue, la lutte sera seulement remise. Les principes de la Commune sont éternels et ne peuvent être anéantis ; ils ne cesseront de se manifester à nouveau tant que la classe ouvrière n'aura pas obtenu sa libération. »

 **RÉMY BARBIER**





HAUTE-MARNE
13 ET 14 OCTOBRE 2012


Sur les traces de Louise Michel

L'association organise ce voyage avec l'aide précieuse de Claudine Bourcelot, présidente de l'Association Louise Michel.

Le samedi, nous partirons à 8 h 30 de Paris pour nous rendre à Vroncourt-la-Côte, le village natal de Louise Michel. Nous visiterons une exposition qui lui est consacrée dans son ancienne école. Nous irons ensuite à Millières et Audeloncourt où elle créa des écoles et fut enseignante.

Le soir, nous nous retrouverons à l'auberge de Montigny-le-Roi. Après un apéritif communard, nous visionnerons le film Louise Michel et son temps. Nous dînerons et chanterons la Commune avec les choristes de l'association Louise Michel accompagnés à l'orgue de Barbarie par Michel Bellegu.

Le dimanche, nous partirons pour Langres où sera organisée une visite guidée des remparts. Cette promenade terminée, nous prendrons la route pour Auberive. Là, nous déjeunerons à l'Abbaye, puis nous visiterons la cellule où Louise, après sa condamnation pour son action pendant la Commune, a attendu son départ pour La Nouvelle Calédonie.

Puis, ce sera l'heure du retour pour Paris où nous arriverons vers 19 h 30.  FB

Les communardes bientôt tirées de l'oubli ?

D'ici la fin de l'année,
nous allons faire paraître un
DICIONNAIRE DES COMMUNARDES
Ces inconnues de l'histoire de la
Commune.

A

de rares exceptions près, les femmes de la Commune sont passées à la trappe de l'histoire.

Qui connaît Joséphine Delaveaux, blanchisseuse, Mathurine Letessier, couturière, Alphonsine Blanchard, dite « la Paysanne », journalière ? Et pourtant, elles participent à la Commune, combattante, ambulancière ou cantinière, et sont condamnées à la réclusion ou à la déportation.

Pour l'instant, plus de 800 femmes ont été recensées. La plupart sont connues par la mention de leur arrestation pour « faits insurrectionnels » et transfert d'une prison à une autre ; pour certaines, sont indiqués la nature de leur condamnation et le numéro du Conseil de guerre ; pour quelques-unes, âge, situation de famille, métier, activité pendant la Commune sont précisés, ce qui nous les rend tout à fait proches et vivantes.

Les sources et l'iconographie sont systématiquement indiquées (archives, conseil de guerre, ouvrages de références, etc.), pour permettre aux curieux, lecteurs ou chercheurs d'approfondir la connaissance de ces communardes, d'affiner leur portrait, et de prolonger ce travail de mémoire.

LA COMMISSION PATRIMOINE

Les différentes activités de la Commission Patrimoine sont, autour de l'histoire et des événements de la Commune de Paris, d'inventorier et de répertorier les lieux de mémoire, tombes, monuments, les plaques de rues à Paris, en province, dans les départements d'Outre-mer, de les pérenniser et d'en assurer la veille patrimoniale. Nous conseillons et orientons les demandes de recherches d'un contemporain de la Commune, qu'il se révèle communard ou non.


En 2012, nous prolongeons les initiatives commencées en 2011 pour le 140^e anniversaire de la Commune notamment : la signature d'une pétition pour la réhabilitation des communards ; la demande d'apposition de plaques des élus de la Commune dans les mairies d'arrondissements parisiens, ainsi que des élus nommés à la tête d'administrations, de ministères ou d'institutions de la République durant cette période ; la reconnaissance des communards par un nombre significatif de noms de rues, de plaques, de monuments, etc.

Cette commission se réunit une fois par trimestre au siège et selon besoin, par échanges téléphoniques, correspondances ou courriels.


Si vous êtes intéressés par les activités traitées dans cette commission, vous êtes les bienvenus. N'hésitez pas à nous rejoindre.

- Sylvie Pépino
sylvie.pepino@orange.fr
06 63 02 52 48
- Charles Fernandez
charles.fernandez@aliceadsl.fr
06 87 42 96 70

Assemblée générale de l'association

Le 12 mai 2012, les adhérents étaient nombreux à participer à notre assemblée générale. Le rapport d'activité a souligné l'énorme travail des commissions et celui des comités locaux, qui a permis d'assurer le succès des initiatives très nombreuses (expositions, conférences...) qui se sont déroulées pour commémorer le 140^e anniversaire de la Commune que ce soit à Paris ou en province. De nombreuses inaugurations de plaques commémoratives ont eu lieu. Celles mentionnant le nom des élus de la Commune dans les mairies d'arrondissement de Paris (II^e, X^e, XI^e, XIII^e, XIV^e, XVIII^e) et celles rappelant les massacres à la Grange Ory et à la caserne Lobeau. L'événement majeur du mois d'avril 2012 est la mise en service de notre nouveau site internet. Il est clair, convivial et contient une mine d'informations sur la Commune. Nous avons remercié nos amis Maxime, Henri et Jean-Marie pour ce travail extraordinaire. Les projets pour l'année 2012 et les suivantes ne manquent pas et nos amis commencent à les préparer pour leur assurer un grand succès.  **FRANÇOISE BAZIRE**

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU COMITÉ DE MARSEILLE

Le 25 mars 2012, le comité de Marseille, joignant l'utile à l'agréable, a tenu son assemblée générale le même jour que son banquet annuel : 25 personnes étaient présentes. C'est unanimement que les nouveaux statuts ont été adoptés, le conseil d'administration élu et le bureau mis en place. Des initiatives ont été programmées : l'officialisation d'une place Louise Michel, la pose d'une plaque commémorative pour Gaston Crémieux au Pharo, lieu de son exécution.  **FB**

Les activités des Amis de la Commune

Sur la lancée du 140^e anniversaire, notre association a continué à travailler en amitié et coopération avec des associations, municipalités, organisations politiques et syndicales, pour faire connaître l'histoire, l'œuvre et la modernité de la Commune de Paris.

FESTIVAL PLANÈTES-MÔMES

L'association *En Jeu* organise chaque année un festival en direction des enfants de six à douze ans. Cette année, elle avait choisi la République comme thème de réflexion proposé aux enfants, et demandé à notre association d'y participer. En relation avec la Maison de la Nature et de l'Enfance et la municipalité de Grigny dans l'Essonne, nous avons présenté notre exposition générale du 24 au 26 avril. Comme prise de contact, nous demandions aux enfants de répondre à une dizaine de questions sur la Commune avec, pour chacune, trois propositions de réponses, le tout en liaison avec l'exposition.

Trois cents enfants ont participé à cette initiative et commencé à appréhender l'histoire et l'œuvre républicaine, démocratique et sociale de la Commune.

CONFÉRENCES

Jean-Louis Robert a présenté une conférence sur la Commune et les Arts, le 25 mai, au Lycée Madame de Staël à Montluçon, dans l'Allier.

Le même jour, Yves Lenoir a commenté l'Histoire, l'œuvre et la modernité de la Commune à Haulchin dans le Nord, à l'initiative des organisations locales du PCF et du MJCF.

Le 29 mai, Georges Beisson a présenté une conférence sur la Commune au congrès de la Fédération de la libre Pensée de l'Essonne, à Bures-sur-Yvette et, le 2 juin, une conférence sur l'Internationalisme et la Commune au ban-

quet de la Fédération de la libre Pensée de Seine-Saint-Denis, à Pantin.

Le 18 septembre prochain, Claudine Rey et Yves Lenoir animeront une journée d'études sur la Commune pour les adhérents de l'Union syndicale Solidaires du Territoire-de-Belfort.

EXPOSITION LA COMMUNE ET LES ARTS

Nous présenterons cette exposition au stand des Amis de la Commune, à la Fête de l'Humanité, les 15 et 16 septembre. Elle sera présentée à l'Espace Louise Michel des Lilas en Seine-Saint-Denis, 36 bd du Général-Leclerc, à l'initiative de la municipalité de la ville, du 22 septembre au 6 octobre, du lundi au samedi, de 14 h à 19 h, avec une conférence de Jean-Louis Robert ; inauguration et vernissage le samedi 22 à 11 h.

Nos amis du comité de Dieppe, en Seine-Maritime, la présenteront du samedi 3 au vendredi 30 novembre, de 8 h 30 à midi et de 14 h à 19 h, à la Maison des jeunes Jacques Prévert, rue de Montigny.

 **YVES LENOIR**




Banquet communard dans les côtes d'Armor

Le premier juin, notre ami Yann Guérin qui tient la crêperie « Le Temps des cerises », à Tonquedec, a organisé pour la deuxième année un banquet communard. Trente-trois personnes étaient présentes, dont quelques amis parisiens. Yann nous avait fait longuement mijoter une potée dans le chaudron sur un feu de bois.

Après l'apéritif communard, nous avons regardé ensemble le film *La commune* d'Armand Guerra, réalisé en 1914.

NOTRE NOUVEAU SITE INTERNET


Notre site internet, rénové par nos amis Jean-Marie Baillard, Henri Blotnik, Pierre Korber, et Maxime Suing, fonctionne désormais parfaitement. Il est accessible facilement et reçoit de nombreux visiteurs.

Des films sur la Commune. Nous y présentons les films réalisés par Carole Trébor, d'une durée d'une dizaine de minutes chacun, sur l'histoire, l'œuvre et l'actualité de la Commune. Ces films seront bientôt disponibles sur un DVD pour pouvoir être projetés en présentations ou illustrations de débats et conférences.  **YL**

www.commune1871.org


.....

CINÉMA ET ARTS PLASTIQUES

Notre commission Culture a mis en place deux groupes de travail pour réaliser en 2013 si possible, sinon en 2014, une exposition de plasticiens Amis de la Commune et une journée de projections de films sur la Commune. Ces groupes de travail sont ouverts à tous les membres de notre association qui souhaitent y participer. Il est possible de s'y inscrire par téléphone, courriel ou courrier postal.  **YL**



Scène du film d'Armand Guerra où l'on reconnaît notamment Zéphirin Camélinat, Jean Allemane et Nathalie Le Mel

Notre amie Marie-Claude Laureore est devenue, pour un moment, Nathalie Le Mel qui nous raconta ce que fut sa vie, son engagement, ses luttes. La soirée fut ensuite animée par Jacques Deljehier qui nous avait concocté un répertoire varié de chansons en passant par Ferrat, Ferré, Brassens, les chants révolutionnaires, ceux de 68 et bien évidemment ceux de la Commune. L'ambiance était très chaleureuse ; nous nous sommes quittés en nous donnant rendez-vous l'année prochaine.  **FB**



Paris communard du 2 juin 2012
place Jean-Baptiste Clément,
XVIII^e arrondissement.
Une partie du groupe écoutant
Marc Lagana

ACTUALITÉ

La Commune est toujours vivante

C' est le message qu'a voulu délivrer la Ligue des droits de l'Homme de Gérardmer (Vosges) en présentant l'exposition de la Commune de Paris-1871. Il y a similitude entre le courage des communards sous la mitraille dans Paris assiégé et les combattants des Printemps arabes : la volonté d'une démocratie directe, le peuple par le peuple et pour le peuple. La fin tragique de cette expérience de révolution sociale et de gouvernement populaire démontre une nouvelle fois que l'argent et le pouvoir font tout et toujours pour faire barrage. C'est ce que nous a démontré Alain Amicabile, citoyen engagé et auteur d'un ouvrage très documenté sur la Commune, lors de sa conférence le 3 avril. Notre exposition a eu lieu du 30 mars au 6 avril 2012. Elle a accueilli 580 visiteurs, dont 350 scolaires de 14 classes différentes (primaires, collèges, lycées).

Monsieur Fonteneau, de Saint-Pierre-des-Corps, collectionneur passionné, nous a prêté objets et documents originaux afin de rendre l'exposition plus attrayante aux jeunes. Merci encore



à ces deux amis de la Commune. Beaucoup de visiteurs nous ont dit qu'en dehors de la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine (nous sommes Lorrains !) et les chansons de *L'Internationale* et du *Temps des cerises*, ils avaient peu de souvenirs de cette période héroïque et tragique pour le principe de liberté, d'égalité et de fraternité.

Cette semaine d'exposition fut une belle réussite citoyenne.



Comme chaque année depuis 1991, la section socialiste du XI^e arrondissement de Paris a honoré les communards qui se sont battus jusqu'au bout sur la barricade de la rue de la Fontaine-au-Roi. On retrouve sur la plaque les noms de Varlin, Ferré, Jean-Baptiste Clément. Reprenant les termes de l'intervention de notre association, le ministre de l'Éducation Vincent Peillon s'est engagé à recevoir « Les Amis de la Commune de Paris » et à prendre en compte la nécessité d'enseigner la Commune à l'école. Il faut lever la chape de plomb qui pèse encore sur cet événement afin que les nouvelles générations puissent dire : « la Commune je connais, je l'ai apprise à l'école » a souligné Claudine Rey. Patrick Bloche, député-maire de l'arrondissement et la députée, Madame Rispal-Hoffmann, saluent l'un et l'autre la Commune et déposent une gerbe.

De gauche à droite : Claudine Rey, Vincent Peillon, Patrick Bloche, Danièle Rispal-Hoffmann

Photo Jean-Pierre Maleyrat


Théâtre

Notre Commune, histoire méconnue racontée sur un char

La compagnie des Lorialets a présenté ce spectacle à la Cartoucherie de Vincennes, au Théâtre du Soleil, en avril et en juillet 2012.

Ce spectacle, qui se déroule à l'extérieur, débute par une parade. Deux comédiens, les spectres vengeurs, l'un « causeur-chanteur » et l'autre « clown-muet », rappellent le contexte historique et nous racontent l'histoire de la Commune de Paris.

Le déploiement progressif sur le char, de tous ces accessoires qui illustrent la narration, nous captive et nous donne envie de découvrir les suivants.

Ce spectacle est un véritable enchantement et atteint son objectif annoncé : « faire connaître la Commune ».  **FB**



Maxime Lisbonne

Le saltimbanque de la Commune

Dans son dernier roman, *Le Banquet des affamés*, publié chez Gallimard, Didier Daeninckx fait revivre la figure de Maxime Lisbonne, colonel des Turcos pendant la Commune, puis déporté en Nouvelle-Calédonie, où il fut un des rares, avec Louise Michel, à défendre la cause des Canaques. De retour à Paris, il devient directeur de théâtres, de cabarets et d'une sorte de « Resto du cœur ». Daeninckx a publié son premier livre en 1983, *Meurtres pour mémoire* (Folio policier), qui dénonçait l'assassinat de centaines de militants algériens le 17 octobre 1961, à Paris. Depuis, il a signé une quarantaine de romans et de recueils de nouvelles. Il a aussi écrit des ouvrages en collaboration avec Willy Ronis, Tardi, et en 2012, avec le dessinateur Mako, *Louise au temps des cerises* (éditions Rue du monde). Didier Daeninckx, membre de notre association, s'est volontiers prêté à nos questions.

Pourquoi avoir choisi le personnage de Maxime Lisbonne ?

Il y a une douzaine d'années, j'ai fait la connaissance de Claudine Cerf qui préparait un documentaire sur Jacques Prévert et Aubervilliers, où j'habite. Elle m'a parlé de Maxime Lisbonne et de la biographie écrite par son père Marcel : *Le d'Artagnan de la Commune*. À sa lecture, j'ai été emballé par le côté libertaire, fantasque et extrêmement courageux du personnage. Dans les années 1970, Marcel Cerf avait retrouvé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris le manuscrit original des Mémoires de Lisbonne, écrits sur du papier pelure en Nouvelle-Calédonie. En 2001, j'ai publié *12, rue Meckert* dans la Série noire, roman dans lequel j'ai donné le nom de Maxime Lisbonne à mon détective. Ce personnage ne cesse de se cogner au fantôme de son homonyme du XIX^e siècle. Je suis allé en Nouvelle-Calédonie pour me documenter pour mes romans *Cannibale* et *Le Retour d'Ataï*. J'ai parcouru la presqu'île de Ducos et le cimetière des communards sur l'île des Pins à la recherche des traces de Lisbonne. J'en ai trouvé très peu.

Comment l'est venue l'idée du titre *Le Banquet des affamés* ? Lorsque Lisbonne offre à manger aux victimes de la crise des années 1880-1890, il utilise le

terme d'affamés, dans le sens : « on les a affamés ». Il y a une dimension politique, revendicative dans ce terme de « Banquet des affamés ». Lisbonne va plus loin que les Restos du cœur, car il désigne les responsables de la misère. Affamés rime ici avec indignés.



Didier Daeninckx

Photo Jacques Sassier/
Gallimard

Pourquoi Lisbonne ne figure pas parmi les « héros » de la Commune comme Louise Michel, Varlin ou Vallès ?

Louise Michel et Vallès ont laissé une œuvre littéraire. En revanche, Lisbonne n'a laissé derrière lui que des choses éphémères : ses cabarets, ses pièces de théâtre, ses tournées « académicides ». Lisbonne a dû attendre très longtemps pour trouver son biographe, en la personne de Marcel Cerf, car c'est un personnage fantasque, insolent et ironique. Il avait du mal à obéir malgré sa carrière militaire. Les 25 000 communards parisiens assassinés ont été traités par l'armée comme les indigènes pendant la conquête de l'Algérie. Lisbonne a pris conscience de cela, car après avoir été enrôlé dans un bataillon disciplinaire

en Algérie, il a vu les mêmes officiers réprimer les communards. Son ordonnance, Mohamed ben Ali, était un tirailleur originaire du sud de l'Algérie, combattant pendant la guerre de 1870 et rallié à la cause de la Commune. Il est représenté portant le drapeau rouge sur une aquarelle conservée dans les réserves du Musée Carnavalet, à Paris. Mohamed ben Ali est mentionné dans *L'Insurgé* de Jules Vallès et dans les *Mémoires* de Louise Michel.

Quel rôle va jouer Lisbonne à son retour du bagne ?

À son retour de Nouvelle-Calédonie et pendant quinze ans, Lisbonne va mener une vie d'entrepreneur de spectacles. Déjouant la censure, il fonde des cabarets comme *La Frite révolutionnaire* ou *Le Casino des concierges*. A *La Taverne du bagne*, il utilise l'« agit-prop » pour faire revivre l'esprit de la Commune d'une façon libertaire et personnelle. Quand on a représenté cette révolution, ce sont les visages des « martyrs » qui se sont imposés comme des héros. Héroïque, Lisbonne l'a certes été, mais à cause de son ironie, il n'a pas trouvé sa place dans ce panthéon. Marcel Cerf lui a rendu l'hommage qu'il méritait.

D'où lui vient ce pseudonyme ? C'est son vrai nom.

Maxime Lisbonne descend d'une famille juive chassée du Portugal en 1492 et réfugiée dans le comtat Venaissin. Son grand-père Jacob, membre de la Grande armée, a dû changer son prénom par Auguste sur ordre de Napoléon I^{er}, qui a obligé les juifs à abandonner leurs prénoms israélites. Lisbonne est profondément athée, mais il sait que sa

famille a subi l'exil et a dû abandonner son nom, en raison de ses origines. Sur ses affiches électorales, il mentionne ironiquement qu'il est soutenu à la fois par Edouard Drumont, pamphlétaire antisémite, fondateur de la Libre parole, et par le grand rabbin de Paris...

**PROPOS RECUEILLIS
PAR JOHN SUTTON**



Maxime Lisbonne doit être réhabilité

À l'occasion de la sortie du *Banquet des affamés*, la Bibliothèque historique de la ville de Paris a organisé, le 14 mai, une rencontre avec l'écrivain, animée par Jean-Louis Robert, notre président, qui a signalé que le livre de Didier Daeninckx se situait « dans le prolongement du travail de notre ami Marcel Cerf », auteur de la biographie : *Maxime Lisbonne, le d'Artagnan de la Commune de Paris* (1967). Marcel Cerf nous a malheureusement quittés le 1^{er} janvier 2010. Le président des Amis de la Commune a souligné que « *Maxime Lisbonne ne voulait pas qu'on retienne de lui l'image d'un aventurier, d'un saltimbanque...* ». Didier Daeninckx voit en lui « *un homme décidé, courageux, avec du panache et de l'humour* ». « *La condamnation à mort de Maxime Lisbonne n'a pas été effacée, a déclaré Jean-Louis Robert. C'est pourquoi Les Amis de la Commune demandent solennellement sa réhabilitation et celle de tous les communards.* » **JS**



JEAN ALLEMANE, TYPOGRAPHE ET COMMUNARD

Depuis le 24 mai 2011, un square parisien porte le nom de Jean Allemane, avec cette plaque : « 1843-1935. Ouvrier typographe. Syndicaliste. Acteur de la Commune de Paris. Député socialiste du XI^e entre 1901 et 1910 ». Voici retracées à grands traits les étapes d'un parcours de celui qui reste un des grands noms du socialisme français, un peu oublié aujourd'hui sauf des historiens du mouvement ouvrier, et sur lequel revient une conférence de l'historien R.-P. Parize, heureusement éditée en brochure.

L'auteur mentionne rapidement les premières années du jeune ouvrier, syndiqué dès 1861, emprisonné l'année suivante pour fait de grève. Il ne s'attarde pas sur sa participation aux journées de la Commune, mais consacre un chapitre à la déportation en Nouvelle Calédonie, sur laquelle Allemane reviendra dans ses mémoires en 1906 : évocation des conditions de vie au bagne, des tentatives d'évasion ratées, de la grève des bagnards communards, et de l'épisode de la révolte canaque qui voit de nombreux communards — dont Allemane — prendre fait et cause pour la République coloniale, Louise Michel étant l'une



Jean Allemane en 1906

des très rares à comprendre le sens et la convergence des combats, et à prendre parti sans ambiguïté pour les kanaks. En 1880, il bénéficie de l'amnistie générale.

Son engagement va se poursuivre dès son retour essentiellement au sein d'un mouvement syndical. Allemane privilégie la lutte sur le terrain social, partageant à l'instar de nombre de militants de l'époque une certaine défiance à l'égard de l'action politique. Il devient un des principaux organisateurs de la chambre syndicale de sa profession. Cela ne l'empêche pas de participer à la fondation en 1891 du parti ouvrier socialiste révolutionnaire (POSR). C'est le courant allemanniste qui, au congrès de Limoges en 1895, fournit la dénomination de la Confédération générale du travail. Il est, durant deux mandatures, député du XI^e arrondissement de Paris, de 1901 à 1902, puis de 1906 à 1910. En 1911, il quitte la SFIO (fondée en 1905) et redevient simple militant.

« LE CADAVRE EST À TERRE ET L'IDÉE EST DEBOUT »

Cet alexandrin de Victor Hugo est souvent cité en référence à la Commune. En réalité, Hugo l'écrit en 1867, pendant son exil à Guernesey, pour déplorer la défaite de Mentana. Il y accuse de carnage la papauté et dénonce la complicité du Second empire qui envoya des chasséspots. Le long poème dont ce vers est extrait est dédié à Garibaldi qui répond à Victor Hugo par un poème en vers français, « noble remerciement d'une grande âme. » Le poème de Victor Hugo connaît une grande diffusion : un mois ne s'est pas écoulé depuis sa publication que dix-sept traductions en ont déjà paru. Le déchaînement de la presse cléricale augmente son retentissement. Ceci dit, ce vers a pris un caractère universel qui autorise son utilisation chaque fois qu'une cause noble est aussi une cause perdue.

 **GEORGES BEISSON**

Il figure dans les œuvres posthumes de Victor Hugo et la référence exacte en est : *Actes et paroles, Pendant l'exil, 1867, VIII, MENTANA, VII.*

La brochure donne à voir les grandes grèves qui, depuis les années 1880, agitent le pays, ainsi que le rôle du courant allemaniste dans ces mobilisations et dans les combats politiques consécutifs. Les débats parlementaires et les évolutions législatives relatives au droit des travailleurs, l'action parlementaire spécifique d'Allemane nous sont restitués de manière très précise (fragments des débats, propositions d'articles de loi...).

Une dernière partie, non des moins intéressantes, évoque quelques militants ouvriers « de formation allemaniste », qui seront élus de la nation : A. Groussier, J. Coutant, V. Dejeante, J.-B. Lavaud, M. Roldes, tous trop jeunes pour avoir participé aux jours de la Commune. C'est donc tout un pan de l'histoire ouvrière et socialiste de notre pays qui, dans un texte fortement documenté, est ainsi remis sur la scène. Une contribution précieuse donc.

 **BERNARD BIER**

René-Pierre Parize, conférence-débat, Institut CGT d'histoire sociale du livre parisien, 2012

.....

MÉMOIRES : LOUISE MICHEL MATRICULE 2182

Des massacres de la Semaine sanglante aux bagnes de la Nouvelle Calédonie, l'indomptable

communarde a publié en 1905 les *Souvenirs et aventures de ma vie*. L'historienne creusoise Josiane Garnotel et l'éditrice corrézienne Marie-France Houdart rééditent ce « feuilleton retrouvé ».

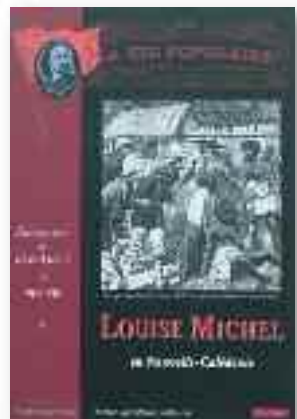
C'est à titre posthume que l'hebdomadaire littéraire *La vie populaire* publiée, en 1904-1905, les *Souvenirs et aventures de ma vie*. Louise Michel est morte quelques semaines plus tôt, le 9 janvier 1905, d'une pneumonie, mais surtout d'épuisement. Elle avait quelque temps plus tôt confié la mise en forme de ses écrits, carnets et notes à un feuilletonniste, Armould Galopin, et c'est ce travail à deux voix — « réécrit », dirions-nous aujourd'hui, que publient pour la première fois en livre l'historienne Josiane Garnotel, associée au Cnrs (Centre national de la recherche scientifique), et Marie-France Houdart, animatrice à Lamazière-Basse (Corrèze) des éditions Maïade.

Sans doute la plume du feuilletonniste a-t-elle donné une vigueur au style de la combattante, mais c'est bien la stature de Louise Michel qui fait la force de ces souvenirs. Ils commencent par les combats de la Commune de Paris, les massacres de la Semaine sanglante à Montmartre « déjà rempli de soldats ivres qui fusillaient à bout portant tous les hommes qui avaient les mains noires... et aussi ceux qui avaient les mains blanches. La rue était

transformée en abattoir ».

Moins violente, la déportation en Nouvelle Calédonie n'en est pas moins impitoyable et sadique. Comme plus tard les kapos dans les camps nazis, l'encadrement des prisonniers politiques est volontiers confié aux bagnards de droit commun, qui s'entendent fort bien avec des garde-chiourmes pour tenter d'avilir et de briser les communards prisonniers. Et qui finissent parfois par y parvenir.

Et puis il y a les Canaques. « *Ayant pu juger des procédés des garde-chiourmes qui étaient des hommes civilisés, je finis par me prendre d'affection pour les Canaques, qui étaient des sauvages* ». Elle se fait ethnologue, les étudie, apprend d'eux aussi, et, en bonne institutrice, décide de créer une école. Clandestine, car c'est interdit. « *Nous nous*



réunissions dans une grotte, tantôt dans la brousse, quelquefois dans des cases abandonnées ou dans des ravins ».

Louise Michel a laissé l'image d'une femme douce et sensible : ces souvenirs montrent qu'elle pouvait être aussi, lorsque la violence du temps l'exigeait, une combattante résolue. De la Semaine sanglante, elle dit : « *Je tirais et je suis sûre que mes balles portaient* ». D'un gardien qui fouettait un enfant pour lui faire avouer où était caché son père : « *J'ai toujours regretté de ne pas avoir tué cet homme* ». Louise Michel, matricule 2182, militante anarchiste, reste pour l'histoire une figure indomptée.

GEORGES CHÂTAIN

Souvenirs et aventures de ma vie,
illustrations d'époque, éditions M'aiàde,
352 pages

PORTRAIT-ROBOT D'UN RÉPUBLICAIN- RÉVOLUTIONNAIRE, FRÉDÉRIC FESNEAU.

**CETTE AU TEMPS DE LA COMMUNE
(1868-1880)**

Cet ouvrage participe de ces travaux d'érudition, qui, investiguant les archives oubliées, font revivre une histoire locale et sont une incontournable contribution à l'Histoire.

Une première partie, mobili-



sant rapports de police et correspondances diverses, textes de tracts ou d'affiches et résultats des scrutins, restitue le climat social et politique dans la ville de Cette (orthographe à laquelle se substituera définitivement celle de Sète en 1927), « des années 1868 à la proclamation de la République ». C'est un temps d'effervescence sociale dont témoignent grèves et mobilisations, réunions politiques et publications subversives, dans un contexte politique agité : élections législatives en 1869, où républicains et socialistes vont s'opposer à l'Empire, puis plébiscite de 1870. Cette s'y révèle nettement plus à gauche que le département de l'Hérault.

Une seconde partie « du 4 septembre 1870 à l'éclosion de la Commune le 18 mars 1871 » raconte, en sollicitant communi-

qués municipaux, lettres d'acteurs locaux et résultats électoraux, l'enthousiasme qui accueille la fin de l'Empire, la mise en place d'une commission municipale (en lieu et place du conseil municipal) suite à la proclamation de la République, et très vite une mobilisation patriotique autour de la *Ligue du midi pour la défense de la République*, dont l'ambition est de fédérer les gardes nationaux face à l'envahisseur prussien et aux risques d'abandon de la défense nationale par le pouvoir en place.

A l'instar de Béziers, et au rebours de Narbonne, Sète n'eut pas sa Commune, c'est l'objet de la troisième partie. Mais nombre de citoyens suivent avec intérêt ce qui se passe à Paris, sans arriver à faire sortir la ville d'une position de « défaillance », selon les termes de l'auteur. La Commune de Narbonne est vaincue le 31 mars 1871. Et après la Semaine sanglante à Paris, la répression touchera, outre les communards, l'ensemble des forces progressistes, à Sète comme ailleurs. C'est là que nous voyons apparaître la figure de Frédéric Fesneau, à peine évoquée jusque là, et qui fait l'objet de la quatrième partie. Négociant en vin, venu du Loir-et-Cher, il est membre de la commission municipale de Sète et part en exil en Suisse pour fuir la répression. Pourquoi « portrait-robot » ? Ce terme policier a

du sens : nous ne saurons en effet pas grand chose de cet homme, hormis par les nombreuses notes de police qui, tout au long de son exil, prétendent rendre compte de ses faits et gestes. Ces informations — de manière toute policière, c'est-à-dire fort approximative —, laissent à deviner l'activité qui est celle des exilés politiques : mise en place de caisses de solidarité, les « marmites » ; poursuite des activités militantes au travers de la fédération jurassienne... On perd sa trace en 1883, date vraisemblable de son retour en France, pour le retrouver via un ultime rapport de police en 1903, au cimetière du Père-Lachaise où il est incinéré. Les pages de conclusion reviennent de manière succincte sur le fédéralisme, y compris dans les débats entre Marx et le courant libertaire (Proudhon-Bakouine), et dans le mouvement communiste. Est-il en partie source de l'échec d'un mouvement ? A-t-il encore une actualité ? Voilà qui appelle incontestablement à aller plus loin, entre autres sur ce qu'il en fut réellement du monde des exilés en Suisse et de leurs activités, en dépassant les seules sources policières, et sur le fédéralisme, d'un point de vue historique et politique. ■■

Jacques Blin, 2011, éd. Flam (Sète)



CD : SÉBASTIEN DUCRET
QUEL EST LE FOU ?
LE MONDE OU MOI ?

Dans un style folk (harmonica, guitare et voix), Sébastien Ducret revisite avec talent le répertoire d'Eugène Pottier (1816-1887), l'un des chantres de la Commune. La chanson-titre de l'album (*Quel est le fou ?*) reprend le nom du premier recueil que publia, en 1883, Gustave Nadaud pour diffuser plus largement l'œuvre de Pottier à la fin de sa vie. La plupart des textes qu'a mis en musique le jeune interprète sont toujours d'actualité. Ils évoquent aussi bien le chômage (*Le Chômage*), la misère sociale (*Le Fils de la Fange*), le règne de l'argent (*L'Auge*) que l'absurdité du monde... Dans *Ne dérangerons pas le monde*, Pottier dénonce déjà l'individualisme de la société.

« *Utopistes que nous sommes, — Comme on doit nous trouver fous ! — Vouloir le bonheur des hommes, — Mais de quoi nous*

mêlons-nous ? — Mieux vaut chanter à la ronde — Et boire à plein gobelet ; — Ne dérangeons pas le monde, — Laissons chacun comme il est ! »

La Commune n'est pas à proprement parler évoquée dans l'album. Par contre, les massacres des journées insurrectionnelles de juin 1848 sont l'objet d'une chanson pleine d'amertume (*Juin 1848*).

« *Il faut mourir ! — Frères ! il faut mourir ! — Allons, misère, à tes rangs, bas les armes ! — Qu'à pleine rue on nous achève enfin.* »

Le livret signale qu'Eugène Pottier l'a écrite le 30 juin 1848, c'est-à-dire au cœur même des événements.

Naturellement du côté des insurgés, il venait d'échapper à une fusillade.

Précisons enfin que l'interprétation permet pleinement d'apprécier les textes de l'auteur de *L'Internationale* qui mêlent avec brio verve contestataire et langage poétique.

■ ERIC LEBOUTELLER

Nib production, 2011

ERRATA

Dans notre numéro 48, page 6, lire « Mme Octave Feuillet », dans l'article de Frédéric Robert.

Dans le numéro 50, l'auteur de l'article *La Commune et la Banque de France*, pages 6 à 12, est Georges Beisson.

La Commune

DANS CE NUMÉRO

Édito : Démocratie ! . 2

L'événement

La Fête de la Commune 2012 . 3

Histoire

Il y a 150 ans : 1862, Les trois coups . 4

Un texte de Maxime Vuillaume . 7

Notre association

Inauguration d'une plaque en l'honneur de l'Union des femmes . 9

La montée au Mur 2012 . 10

Haute-Marne · Sur les traces de Louise Michel . 12

Bientôt un dictionnaire des communardes . 12

La commission patrimoine . 13

Assemblées générales . 13

Activités diverses . 14

Actualité

Exposition à Gérardmer . 16

Théâtre des Lorialets . 17

Maxime Lisbonne, interview Didier Daeninckx . 18

Lectures

 20-23

Jean Allemane, typographe et communard · Louise Michel, matricule 2182 · Portrait-robot d'un républicain révolutionnaire · CD : Sébastien Ducret

Directeur de la publication : Claude Willard

Ont participé à ce numéro : Rémy Barbier, Françoise Bazire, Georges Beisson, Bernard Bier, Michèle Camus, Georges Châtain, Annie Gayat, Laurence Goujard, Éric Lebouteiller, Yves Lenoir, Joël Ragonneau, Claudine Rey, Jean-Louis Robert, John Sutton

Coordination : Michèle Camus · **Graphisme et iconographie :** Alain Frappier

Impression : SEMPQ Pantin · ISSN : 1142 4524

Le prochain bulletin (52) paraîtra en novembre 2012

Date limite pour faire parvenir vos articles : 1^{er} octobre 2012

SIGNATAIRES DE L'APPEL POUR LE MUR DES FÉDÉRÉS 2012

Amis des combattants en Espagne républicaine (ACER)
Association Action
Association André Léo
Association des libres penseurs de France (ADLPF)
Association Louise Michel
Association nationale des partisans italiens (ANPI)
Association pour l'emploi, l'information et la solidarité des chômeurs et des travailleurs précaires (APEIS)
Association pour l'emploi, l'information et la solidarité des chômeurs et des travailleurs précaires de Paris
Comité d'entreprise régional SNCF de Normandie
Comité d'entreprise régional SNCF de Paris Est
Droits Devant
Fédération de Paris de la Ligue des droits de l'homme
Femmes solidaires
Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples (MRAP)
Union des familles laïques (UFAL)
Union des travailleurs espérantistes de langue française (SAT-Amikaro)

Syndicat national de l'éducation physique (SNEP FSU)
Syndicat national des enseignants de 2d degré (SNES FSU)
Syndicat national unitaire de l'enseignement professionnel (SNUEP FSU)
Syndicat national unitaire des instituteurs professeurs des écoles et Pegc (SNUIPP FSU)
Info'com CGT
Institut d'histoire sociale CGT PTT
Section CGT cheminots de Paris Est
Section CGT cheminots de Paris Nord
Syndicat CGT des retraités PTT des bureaux gares et ambulants
Syndicat de la magistrature
Syndicat général du livre et de la communication écrite
Union départementale CGT-Force Ouvrière de Paris
l'Union régionale CGT-Île-de-France

Association Rouges Vifs Île-de-France
Comité Valmy
Europe Ecologie les Verts de Paris 20^e
La Riposte
Le journal Republica
Lutte ouvrière
Mouvement des jeunes communistes de Paris
Nouveau parti anticapitaliste, section de Paris 20^e
Parti communiste français
Parti communiste français, section de Paris 11^e
Parti communiste français, section de Paris 19^e
Parti communiste français, section de Paris 20^e
Parti de Gauche
Parti de Gauche Paris
Parti de Gauche Paris 11^e
Parti de Gauche Paris 19^e
Parti de Gauche Paris 20^e
Parti socialiste
Parti socialiste, section 'Commune de Paris' de Paris 20^e
Parti socialiste, section de Paris 11^e
Pôle renaissance communiste en France
Rassemblement des cercles communistes
Rassemblement des Cercles Communistes de la région parisienne
République et socialisme
Résistance sociale



46 RUE DES CINQ-DIAMANTS 75013 PARIS · TEL : 01 45 81 60 54 · FAX : 01 45 81 47 91
amis@commune1871.org | www.commune1871.org

Ouvert du lundi au vendredi de 14 h à 17 h · Bibliothèque ouverte aux adhérents le mercredi de 14 h à 17 h (sur rendez-vous)